



La Manif Pour Tous



L'idéologie du genre

La Manif Pour tous

INTRODUCTION

Dès l'automne 2012, les opposants à la loi dite du « mariage pour tous », savaient bien que ce combat ne se limitait pas à refuser ponctuellement une loi inique. Les enjeux de toutes les manifestations allaient bien au-delà, puisqu'il s'agissait de contester aussi la généralisation de la PMA, la légalisation de la GPA et l'effacement volontaire de la parité homme-femme. C'est ce dernier point que visait, de manière à la fois prémonitoire et humoristique, le slogan « On veut du sexe, pas du genre ».

En cette rentrée scolaire 2013, les préoccupations des manifestants de l'année écoulée sont confirmées par les faits : la déconstruction (ou destruction) des « stéréotypes de genre » fait son entrée dans les écoles primaires d'une dizaine d'académies ainsi qu'au sein des activités périscolaires de toutes les écoles de France. Cette déconstruction se profile même dans les crèches municipales de plusieurs villes, dont Paris. La rentrée 2013 n'est donc pas une rentrée comme les autres : elle est celle du « genre » pour les petites classes, celle d'une entreprise très nouvelle et très ambitieuse de conditionnement (ou de rééducation) des jeunes enfants.

On parle donc beaucoup du « genre », soit pour s'en réjouir, soit avec indifférence, soit pour sonner l'alarme. Mais de quoi parle-t-on exactement ? La présente note permet de mieux comprendre les significations et l'histoire de la notion de « genre », de ne plus confondre les « études de genre » avec l'« idéologie du genre » et de mesurer en toute rigueur les dangers liés à cette dernière.

Introduction.....	3
Origine et développement de l'idéologie du genre	7
Qui soutient le développement de l'idéologie du genre ?	9
Les sciences sociales	9
Les institutions internationales	10
Les « professionnels » de l'éducation.....	10
Les réseaux intellectuels militants	10
Les minorités actives	10
Pourquoi cette idéologie rencontre-t-elle un tel écho ?.....	11
C'est une notion floue, donc fourre-tout	11
Un deuxième souffle pour le féminisme radical.....	11
Les gouvernements ne peuvent rien sur le social, ils font du sociétal	12
L'Histoire est un perpétuel progrès, il faut être moderne	13
Il faut détruire l'ordre ancien pour bâtir un ordre nouveau.....	13
La destruction de la société ne nuit pas aux affaires, au contraire	14
Pourquoi cette idéologie est dangereuse	17
L'idéologie du genre est d'essence révolutionnaire	17
L'idéologie du genre est d'essence totalitaire.....	17
L'idéologie du genre augmente les troubles de l'enfant	18
L'idéologie du genre participe à la paupérisation sociale	19
L'idéologie du genre est obscurantiste.....	20
Annexes	21
Annexe 1 : Brève histoire du genre	21
Annexe 2 : Le genre, un concept polymorphe	26

I. ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE L'IDÉOLOGIE DU GENRE

Nous renverrons largement à l'analyse détaillée sur l'origine du mot genre, ainsi que sur les différents sens qu'il peut prendre (annexes 1 & 2).

En résumé, le mot « genre » est principalement employé pour :

- Servir d'euphémisme, en anglais, à la place du mot sex, dont le sens tendait à se spécialiser pour désigner l'activité sexuelle : ainsi dans les versions anglaises de documents internationaux visant à promouvoir l'égalité des sexes (en anglais : gender equality) ;
- Désigner les manières variables dont une société donnée perçoit et organise la différence entre les sexes : le « genre » est alors le système des « codes » régissant les attentes, les images, les rôles, etc. de chacun des deux sexes ;
- Théoriser la différence entre le sexe biologique, d'une part, et le sexe psychologique et social, dans les cas d'ambiguïté génitale (« hermaphrodisme ») ou de trouble de l'identité sexuelle (« transsexualisme ») : possibilité d'un « genre » psychologique en contradiction, ou en léger décalage, avec le « sexe » biologique.

La deuxième acception est celle qui est utilisée aujourd'hui pour combattre les « stéréotypes de genre » (à l'école par exemple), tandis que la troisième est à l'arrière-plan des combats pour la reconnaissance des « identités de genre » (par exemple dans la mouvance LGBT). La « déconstruction » du genre, inspirée notamment par Judith Butler, cautionne dans les deux cas l'idée que le sexe lui-même relève d'une « construction sociale ».

Ainsi le point commun aux diverses formes que prend aujourd'hui l'idéologie du genre est de refuser l'enracinement de la condition féminine ou masculine dans un corps naturellement sexué. Une frontière étanche doit séparer ce qui est considéré comme un pur « donné » biologique, sans valeur intrinsèque, et ce qui relève de la liberté individuelle (choix des identités subjectives, « rôles » adoptés dans la vie sociale, etc.).

Nous retiendrons pour cette note uniquement cette dernière tendance, que nous désignerons sous le vocable d'« idéologie du genre », dans la mesure où :

- Elle n'interfère pas avec certains combats légitimes de mouvements féministes qui luttent contre certains stéréotypes réducteurs ;
- Elle sert de prétexte aux interventions massives de l'État, au nom de la libération des individus, dans le domaine éducatif, au détriment de la liberté et de la responsabilité propres des parents ;
- Elle a une définition claire : l'idéologie du genre est une position philosophique et sociologique qui affirme que l'identité sexuelle n'est qu'une construction sociale, indépendante de toute réalité biologique comme le corps sexué.

II. QUI SOUTIENT LE DÉVELOPPEMENT DE L'IDÉOLOGIE DU GENRE ?

Brièvement, on peut repérer les domaines et secteurs militants qui sont aujourd'hui les « porteurs » de l'idéologie du genre :

1. Les sciences sociales

Non pas toutes les sciences sociales, mais, là où ils existent, les départements de gender studies, ou certaines équipes de recherche qui se réclament explicitement de la perspective du genre. Les gender studies représentent un domaine en soi dans le monde académique américain et plus globalement dans les universités marquées par ce modèle (pays anglophones, Europe du Nord, etc.). Ces départements de gender studies ont généralement pris la place des women studies ou des feminist studies, branches importantes de ce qu'on appelle globalement les cultural studies. Ce sont des départements souvent issus des facultés littéraires, particulièrement touchées par le structuralisme et les courants intellectuels qui en sont issus. On y trouve désormais des historiens, des sociologues, des anthropologues, des psychologues, etc.

La tradition française, plus « universaliste », se montre encore aujourd'hui assez réticente à la constitution de départements spécialisés de ce type, mais il existe des chercheurs et des équipes de recherche spécialisés en ce domaine (certaines équipes ayant même un appendice militant sous la forme d'une association intervenant en milieu scolaire). Les perspectives féministes, par exemple, se sont habituellement intégrées, souvent de façon très heureuse, aux départements d'histoire ou de sciences sociales. Il se peut cependant que cette tradition française soit en cours d'érosion.

2. Les institutions internationales

Aucun travail vraiment fiable ne semble exister sur cette question, mais on peut légitimement supposer que la perspective du genre inspire certains acteurs de ce domaine. Le recours au mot « genre » est parfois un simple opportunisme linguistique (cf. supra), mais parfois peut recouvrir également une adhésion réelle à l'idéologie du genre. Les programmes orientés vers la gender equality contiennent souvent des volets classiques portant sur la scolarisation des filles, par exemple, d'autres volets sur la « santé reproductive » (contraception et avortement) et – notamment en lien avec le problème du sida – une lutte contre les discriminations ou la criminalisation des pratiques homosexuelles.

3. Les « professionnels » de l'éducation

Non pas des instituteurs ou des enseignants, mais des experts travaillant pour le Ministère de l'Education nationale ou mandatés par lui, pour prendre en main « la lutte contre les stéréotypes de genre ». Il s'agit là d'une préoccupation déjà ancienne dans les milieux de l'Education nationale, nourrie notamment par la persistance et peut-être l'aggravation, du déséquilibre entre les sexes dans les différents secteurs de l'enseignement supérieur (prépondérance des garçons dans les études d'ingénieur, des femmes en médecine, etc.). À cette préoccupation s'ajoute, depuis une vingtaine d'années, le phénomène de la « violence sexiste » ou « homophobe » en milieu scolaire.

4. Les réseaux intellectuels militants

Parfois, mais pas toujours, liés à des groupes de recherche universitaires, ces réseaux s'expriment souvent à travers une revue emblématique (Les Cahiers du GRIF ; Pénélope ; Nouvelles questions féministes ; Clio ; Cahiers du genre ; Travail, genre et société, etc.) regroupent des universitaires ou des chercheurs indépendants, organisent des colloques, promeuvent des traductions d'ouvrages importants, interviennent en milieu scolaire ou dans des entreprises par des conférences ou des expositions, etc.

5. Les minorités actives

Sur le modèle des associations gaies et lesbiennes, apparues notamment au moment de l'épidémie de sida, se sont constituées aussi des associations de transsexuels, par exemple, qui se revendiquent volontiers du genre. L'Inter-LGBT se donne pour but de fédérer l'ensemble de ces mouvements, souvent groupusculaires, et de leur donner une visibilité médiatique et politique.

III. POURQUOI CETTE IDÉOLOGIE RENCONTRE-T-ELLE UN TEL ÉCHO ?

1. C'est une notion floue, donc fourre-tout

C'est manifestement le flou qui entoure la notion de genre qui la rend apte à servir toutes sortes de revendications. Le genre est un attrape-tout qui permet de fédérer à bon compte des militants dont rien ne garantit qu'ils poursuivent des objectifs compatibles : féministes préoccupés de l'égalité entre hommes et femmes, militants des minorités sexuelles soucieux de faire reconnaître les droits de « toutes les sexualités », activistes trans et queer en lutte contre le « dimorphisme sexuel » (l'idée qu'il y a seulement deux sexes), etc.

À cela s'ajoute le sérieux que ce mot technique semble apporter dans les discussions : sérieux parfois bien réel, comme dans le cas de certains travaux historiques ou sociologiques sur le genre, parfois purement apparent comme dans le cas de la plupart des spéculations de Judith Butler¹.

2. Un deuxième souffle pour le féminisme radical

Parler « genre » permet de renouveler un discours féministe essoufflé, tout en ouvrant de nouveaux horizons de radicalité. Car tel est, peut-être, l'un des enjeux essentiels : si, à certains égards, le féminisme a réussi, dans nos sociétés – nous bénéficions tous de la transformation des rapports homme-femme qu'il a notablement contribué à rendre possible –, à

¹ Et encore faudrait-il tenir compte des changements d'avis de Judith Butler, dont seuls certains ouvrages, les plus anciens, sont traduits en français

d'autres égards le féminisme a échoué. Il a échoué dans la mesure où les diverses « conquêtes » féministes (accès au monde du travail, droit à la contraception, à l'avortement, réforme du divorce, etc.) n'ont pas produit comme par enchantement une société réellement égalitaire. Pire encore, de nombreux indicateurs permettent de supposer que la condition féminine s'est fragilisée, que de nouvelles formes de précarité et d'exploitation ont prospéré sur le terreau de la « libération de la femme ».

La référence au genre permet au féminisme radical de perpétuer un credo progressiste en suggérant que, si les progrès escomptés n'ont pas été réalisés, si les inégalités persistent, si la différence homme-femme continue de se manifester, et parfois de manière négative, etc., c'est parce qu'on n'a pas été assez loin.

Le « genre » sert à légitimer un discours sur les « stéréotypes sociaux » (en matière de différence homme-femme) « intériorisés depuis la prime enfance » – et qu'il s'agit donc de débusquer et de réformer en montrant que « le genre » est à l'œuvre, pour ainsi dire, depuis la naissance : dès le moment (pour reprendre un exemple favori, et par là révélateur, des tenants du genre) où l'on habille le petit garçon en bleu et la petite fille en rose (si tant est que cela se fasse encore). Autrement dit, le « conditionnement » commence dès le début de la vie ; c'est donc dès le début de la vie qu'il faut lutter contre – et de ce combat le genre est le vecteur privilégié.

3. Les gouvernements ne peuvent rien sur le social, ils font du sociétal

Les oligarchies politiques de l'actuelle Europe sont confrontées à deux limitations très lourdes de leur action : d'abord, les contraintes de la mondialisation (qui devient la version actuelle du Destin grec et le prétexte d'un néo-fatalisme) ; ensuite, les exigences de « Bruxelles ». Il est de plus en plus difficile de faire une politique économique et sociale, voire de la politique tout court.

L'abandon explicite par la Gauche d'abord de la lutte des classes, ensuite de l'électorat ouvrier, puis de toute volonté de lutter contre le capitalisme avait conduit en 1983 à une « préférence immigrée ». De manière mimétique, la « préférence transgenre » fait apparaître les minorités sexuelles comme la nouvelle figure de l'exclu absolu promis à devenir le bénéficiaire et l'agent principal des prochaines transformations sociales. La Gauche a pu voir dans les minorités homosexuelles des victimes de l'histoire à qui offrir une revanche. Bref, un substitut du

prolétariat et du messianisme prolétarien², pour une nouvelle « bataille des droits de l'homme³ ».

En même temps, la mode est au mouvement, à l'innovation, au progrès. Il faut « bouger ». Le socialiste réformiste allemand Eduard Bernstein (1850-1932) a eu cette formule révélatrice : « Le but final, quel qu'il soit, ne signifie rien pour moi, le mouvement est tout. » Il avait inventé la devise de notre époque. Alors, si on ne peut plus faire de politique mais qu'il faut tout de même « bouger », on se rattrape en faisant des réformes sociétales (« le rideau fumigène des seules réformes sociétales », selon une expression de Jean-Claude Michéa).

Le tableau serait assez simplificateur si l'on prétendait bâtir un clivage Droite-Gauche sur le sujet du genre. Aucun élément, dans les faits ni dans les programmes des partis de Droite, ne laisse entendre qu'un infléchissement à cette tendance lourde soit envisagé pour le moment.

4. L'Histoire est un perpétuel progrès, il faut être moderne

C'est l'argument principal des personnes qui ne s'opposent pas à ces changements. Elles ont peur du jugement des médias, de l'Histoire ou simplement de leur voisin. Lutter contre le Progrès, c'est devenir Amish, plaider pour le retour de la Monarchie absolue, etc.

Surtout, ces personnes, politiquement progressistes, n'ont pas la formation nécessaire pour discerner ; à l'image de la phrase de Clemenceau sur la Révolution française, ils pensent que les acquis sociétaux sont à prendre en bloc. En combattre un serait une remise en cause des choix précédents (divorce, avortement, etc.).

5. Il faut détruire l'ordre ancien pour bâtir un ordre nouveau

C'est dans cette catégorie que l'on retrouve les idéologues.

Différencier, c'est discriminer : le genre, disait Joan Scott, « signifie principalement des rapports de pouvoir ». Autrement dit, ce qui se joue dans les « stéréotypes de genre », c'est toujours une forme de domination : domination des hommes sur les femmes, dominations des hétérosexuels sur les homosexuels, domination des individus « straight » sur les « queer », etc.

Il faut combattre les normes : il ne s'agit plus de se servir du genre pour modifier les rapports entre les sexes, mais plutôt d'en faire l'instrument

² Jean-Claude Michéa, Les mystères de la gauche, Climats, 2013.

³ Frédéric Martel, Global Gay. Comment la révolution gay change le monde, Flammarion, 2013.

d'une critique radicale du dimorphisme sexuel lui-même, et de sa conséquence funeste : « l'hétéronormativité », c'est-à-dire le « privilège » socialement accordé à l'hétérosexualité. De là les deux directions principales de la pensée queer (façon Judith Butler) : la valorisation de l'homosexualité comme une sexualité au moins aussi légitime que l'autre⁴ (rien ne prédispose naturellement les hommes à aimer les femmes, et réciproquement) ; et d'autre part la valorisation des « identités sexuelles » mouvantes ou atypiques – contre l'idée qu'il y aurait exclusivement, ou même principalement, deux sexes.

La société n'est rien, l'individu est tout : la thèse de l'universalité de la domination est portée par l'aspiration utopique (à l'œuvre dans de larges secteurs de la civilisation moderne) à bâtir une société où aucune différenciation ne serait légitime, ou du moins où seules pourraient prévaloir des différences librement choisies et assumées. D'un point de vue, cette fois, théorique et intellectuel, on peut donc soutenir que cette thèse revient à affirmer que l'individu est en tout supérieur à la société, autrement dit que la société n'existe pas : car – c'est l'enseignement principal des sciences sociales – il n'y a de société humaine que là où il y a des règles, des différences et des positions complémentaires. Le discours du genre, en tant qu'il vise à « dénaturaliser » le sexe, remplit aujourd'hui une fonction considérée par beaucoup comme impérieuse : il permet de promouvoir, avec une puissance inédite, la reconnaissance des identités subjectives – des identités choisies et assumées – au détriment des attentes de la société à l'égard de ses membres.

La société peut donc disparaître : l'actuel engouement pour le genre est le signe éloquent que, pour la première fois peut-être dans l'histoire, une société se désintéresse radicalement de sa perpétuation – laquelle se joue précisément dans la rencontre sexuelle de l'homme et de la femme.

6. La destruction de la société ne nuit pas aux affaires, au contraire

Au cours des derniers mois, la « cause homosexuelle » a été très officiellement soutenue auprès de la Cour Suprême des États-Unis par 278 entreprises privées. Parmi celles-ci, des géants du numérique: Apple, Google, Facebook, Amazon, Microsoft, Adobe, eBay, Intel, Oracle, Twitter... À quoi il faut ajouter de très grandes compagnies d'autres domaines: Goldman Sachs, Johnson & Johnson, Nike, CBS, Starbucks⁵ et même Disney. Ces

⁴ L'infécondité naturelle des couples homosexuels devenant ainsi une infécondité « sociale » (sic), ouvrant droit aux aides de l'état (Procréation Médicalement Assistée notamment).

⁵ Qui sponsorise en ce moment des livres sur les stéréotypes de genre pour les enfants des écoles parisiennes

entreprises veillent aussi à leur image. Jane Shacter, professeur de droit à Stanford University, note que, pour ces compagnies, soutenir le mariage gay est une façon de dire: « We are the future ».

Plus profondément, les passionnés du mercantilisme semblent s'intéresser à une explosion des structures familiales, fondées sur l'altérité sexuelle. L'homosexualité et ses variantes, c'est le mouvement, c'est l'affirmation extrême de l'individu, démiurge de soi-même et insatiable consommateur. La famille est perçue comme un bastion où se perpétuent les stéréotypes, les valeurs traditionnelles, la solidarité du groupe, le prestige de l'autorité : à ce titre elle doit être soumise à l'action décidée des réformateurs sociaux, guidés par les « experts » en libération individuelle⁶. Pour ceux qui veulent vendre et vendre sans cesse du nouveau, de l'éphémère, l'individualisme et l'isolement de l'individu, le mouvement perpétuel et le dynamitage des repères sont des conditions plus favorables. Adam Smith, Vincent Peillon, même combat.

Il est toutefois possible que l'alliance du néo-capitalisme et de la « cause homosexuelle » soit simplement un fait de circonstance ou d'idéologie, lié au militantisme personnel d'une poignée de grands patrons affichant leur propre homosexualité ou leur attitude gay-friendly. La formule « Gay marriage is good for business » n'est pas admise par tous les économistes ni par tous les entrepreneurs – loin de là !

⁶ Christopher Lasch, Un refuge dans ce monde impitoyable. La famille assiégée, François Bourin, 2012.

IV. POURQUOI CETTE IDÉOLOGIE EST DANGEREUSE

L'idéologie du genre est destructrice, obscurantiste, anti-sociale, anti-populaire comme elle est anti-naturelle.

1. L'idéologie du genre est d'essence révolutionnaire

À partir des années 1990, l'idéologie du genre sort des milieux académiques et devient une sorte de machine de guerre pour une pensée déconstructionniste fondée sur le soupçon. Les différences engendrent, selon sa perspective, des rapports de dominants à dominés dont l'issue est nécessairement une lutte inexpiable et violente aboutissant à la transformation révolutionnaire des rapports sociaux. L'idéologie du genre possède alors un potentiel de subversion des rapports sociaux raisonnables. Elle est pour cela passée par le sas transformateur des études sociales et littéraires des universités américaines, elles-mêmes influencées par les penseurs français de la déconstruction des années 1960. Appuyé par le développement des technologies, le genre devient un drapeau fédérateur pour une révolution anthropologique.

2. L'idéologie du genre est d'essence totalitaire

L'idéologie du genre est un instrument efficace au service de ce que l'historien et critique social américain Christopher Lasch (1932-1994) a appelé l'État thérapeutique. Autrement dit la tendance, spécifiquement contemporaine, à concevoir l'État comme un agent chargé de faire disparaître la « souffrance ».

Cette haute mission, dont la face la plus visible est « la lutte contre toutes les discriminations », suppose la mobilisation des experts : ici, les praticiens des « études sur le genre », réputés indispensables à la bonne compréhension, et surtout à l'amélioration, des institutions sociales. Les citoyens ordinaires, enfoncés dans leurs préjugés, ne sont pas fiables. Ils sont incompetents, stupides et probablement assez méchants. En tous cas ils sont dangereux : pour les autres, ceux qui sont « différents », pour leurs enfants, pour leur conjoint, etc. Ils ne sont pas éclairés : c'est pourquoi l'État doit se substituer à eux, avec l'aide des experts en vie sociale que sont les spécialistes du genre.

À ces experts issus du champ des sciences sociales – ou plutôt de certains secteurs de celles-ci – s'ajoutent aujourd'hui, de plus en plus, ces autres experts que sont les ingénieurs de la biotechnologie, c'est-à-dire tous ceux qui travaillent à rendre techniquement possible (et donc, en fin de compte, intrinsèquement désirable) la fabrication des enfants, transformés en objets matériels du désir.

L'émancipation des femmes, des homosexuels, et de tous les membres des « minorités morales » en quête de reconnaissance, passe par la prise en main énergique du processus éducatif, d'abord, et ensuite de toutes les institutions et organisations où se produit la rencontre entre individus différents. Partout, sous la forme de nouveaux règlements, de nouveaux programmes, de nouvelles lois, il faut remplacer les normes sociales anciennes par celles qui correspondent aux canons de la nouvelle sagesse.

Enfin, la capacité à forger de nouveaux mots pour englober des concepts irréconciliables est un indicateur orwellien de totalitarisme. Ainsi, utiliser le mot « genre » non seulement pour évoquer les différences de condition réelles entre hommes et femmes, mais aussi pour aller jusqu'à une idéologie de déconstruction de l'anthropologie classique nous semble relever du mensonge intellectuel. Pourquoi refuser plus de clarté ?

3. L'idéologie du genre augmente les troubles de l'enfant

De même que la fragilisation de l'institution familiale et la multiplication des familles « hors norme » entraînent des troubles chez l'enfant et l'adolescent qu'il faut aujourd'hui des bataillons de travailleurs sociaux, éducateurs et pédopsychiatres pour affronter, on peut parier que la diffusion du « dégenrement » dans l'institution scolaire et les usages sociaux va provoquer toutes sortes de troubles et névroses chez les jeunes Français. Les difficultés regrettables que rencontrent beaucoup d'enfants adoptés, malgré la reconstitution d'un environnement aussi proche que possible d'une famille biologique, et malgré l'amour véritable que portent les parents

adoptifs à leurs enfants, nous démontrent sans cesse que les enfants ont le droit, autant que cela est possible, de bénéficier d'un environnement stable, protecteur et aimant pour leur développement.

Les idéologies et théories avant-gardistes d'éducation montrent sans cesse leurs limites. Ainsi, les expérimentations fondées sur l'idéologie du genre débutées en Norvège viennent d'être arrêtées. L'attachement naturel des parents pour leur progéniture, leur volonté de leur garantir un développement équilibré, leur refus de voir des experts poursuivre leurs expérimentations hasardeuses sur les générations futures sont autant d'arguments contre le développement d'une telle idéologie

4. L'idéologie du genre participe à la paupérisation sociale

Une société qui se donnerait pour visée principale la reconnaissance des identités subjectives serait une société dramatiquement écartelée par des attitudes narcissiques, amoindrissant l'importance des liens sociaux. Une société juste, ou une société décente, reconnaît que le véritable respect des personnes humaines n'est pas du seul ressort de la loi ou de la puissance de l'État, mais suppose et exige constamment l'effort personnel, la réforme intérieure, l'élargissement, par l'amour, de toutes les étroitures d'esprit et de cœur.

Une société qui prône l'ultra-individualisme tend à négliger les laissés-pour-compte, les miséreux, les malades, les vieillards et plus généralement les victimes de toutes les nouvelles formes de pauvreté sociale. Une société qui prône le mouvement perpétuel et la transgression comme fins en soi casse les liens générationnels et les solidarités effectives qui en découlent (qu'il s'agisse aussi bien des grands-parents qui soutiennent leurs petits-enfants que des enfants qui s'occupent dignement de leurs parents dépendants). Dans un monde frappé par la violence de l'ultra-individualisme et du mercantilisme, briser les solidarités traditionnelles familiales et sociales (donner, recevoir, rendre) risque de faire plonger une partie plus considérable de notre société dans l'indignité sociale. C'est pourquoi ceux qui pensent, souvent avec l'appui de leur expérience personnelle, que la famille fondée sur le couple conjugal reste un des meilleurs endroits pour que chaque personne humaine, quelles que soient ses caractéristiques singulières, reçoive l'attention, l'amour et la protection exigées par sa dignité inaliénable, ne peuvent que dénoncer l'idéologie du genre et le projet de société qu'elle entend porter.

5. L'idéologie du genre est obscurantiste

Par sa remise en cause de la biologie (qui inspire notamment le travail d'une Ann Fausto-Sterling), l'idéologie du genre peut à bon droit passer pour une forme élaborée d'obscurantisme, justifiant la remarque récente de la philosophe Sylviane Agacinski :

On s'indigne aujourd'hui de voir aux Etats-Unis des militants religieux soutenir le dogme créationniste contre les sciences de la vie, mais on ne s'émeut pas qu'une théorie de la sexualité, réduite (...) à la question du plaisir et des orientations sexuelles, fasse la même chose en suspectant en bloc les sciences de la vie⁷.

De la même façon, en un article paru dans « Le Monde » du 4 septembre 2011, le paléontologue Pascal Picq protestait, au nom du respect des données biologiques, contre l'introduction du « genre » dans les cours de SVT des lycées.

⁷ Sylviane Agacinski, Femmes entre sexe et genre, Seuil, Paris, p. 63-64.

ANNEXES

1. ANNEXE 1 : BRÈVE HISTOIRE DU GENRE

Pour s'orienter dans l'actuel discours sur le genre, il faut retracer brièvement l'histoire du concept. On distingue trois étapes, sachant que chaque étape ultérieure n'annule pas la précédente, mais se cumule avec elle.

1. *Genèse du concept : distinguer sexe et genre.*

Si l'on passe sur quelques curiosités archéologiques (la distinction sexe-genre formulée en passant, dès 1915, par un médecin confronté à l'hermaphrodisme), la genèse du concept est située dans le champ hautement spécialisé de la psychiatrie et de la médecine, au carrefour de l'étude et de la cure de deux syndromes : l'hermaphrodisme, aujourd'hui appelé intersexualité – cas d'individus affectés, à des degrés variables, d'une ambiguïté de sexe ; et le désir d'appartenir à l'autre sexe, dénommé transsexualisme depuis les années 1970.

Le psychiatre américain Robert STOLLER, qui travaille avec des patients « transsexuels » et le médecin endocrinologue John MONEY, qui étudie l'intersexualité, élaborent la distinction sexe / genre pour rendre compte de l'écart entre le « substrat » biologique (le sexe) qui fait de quelqu'un un homme ou une femme, et d'autre part le genre qui serait, selon les termes de Stoller, « le degré de masculinité ou de féminité » présent dans un individu.

John Money a expliqué, au moins une fois, tardivement, que le terme de « genre » s'était imposé à lui en référence à la grammaire : il voyait une analogie féconde entre le genre, masculin, féminin ou neutre, des mots, et le genre des personnes, selon qu'elles sont – selon les normes culturelles en vigueur dans leur environnement – masculines, féminines ou encore un peu des deux, etc.

On peut, explique Stoller, être un homme plus ou moins masculin, ou viril, une femme plus ou moins féminine : le genre n'est pas le sexe. Si le sexe est déterminé par la biologie (qui parfois est confrontée à des ambiguïtés réelles), le genre, lui, est fonction de la culture à laquelle on appartient, puisque les expressions de la virilité et de la féminité varient d'une culture à l'autre.

Dans ce contexte, le genre est défini comme le « sexe social ». Les individus peuvent s'identifier plus ou moins pleinement, du point de vue subjectif, aux canons de masculinité et de féminité en cours dans la société à laquelle ils appartiennent. Ainsi naît le concept d'identité de genre (gender identity), qui désigne l'appartenance subjective, vécue, à l'un des deux sexes ; ou encore le refus d'appartenir à son sexe biologique et donc la volonté de changer de sexe (transsexualisme).

Originellement, les troubles de l'identité de genre (gender identity disorder) étaient considérés comme pathologiques. Tel était, pourrait-on dire en simplifiant un peu, le point de vue des savants, des médecins, des psychiatres des années 1960.

Mais depuis les années 1970, et plus fortement depuis les années 1990, ce concept de genre a été récupéré par des militants, notamment transsexuels (le « T » de l'acronyme LGBT), qui entendent faire reconnaître leur vécu comme fondateur d'une identité spécifique, qui demande à être reconnue. Le transsexuel « °classique° » était quelqu'un qui était habité par le désir d'appartenir à l'autre sexe. Les progrès de la médecine (endocrinologie et chirurgie) ont rendu possible la satisfaction (apparente) de ce désir, puisqu'on peut désormais modifier l'apparence extérieure génitale (mais non pas, évidemment, faire réellement changer quelqu'un de sexe). Désormais, la tendance militante est de refuser les opérations médicales et de revendiquer une identité transgenre existant pour elle-même.

2. *Importation du genre dans les sciences sociales.*

Au début des années 1970, la distinction sexe / genre passe du domaine

médical à celui des sciences sociales et historiques. L'emprunt à Robert Stoller est explicite dans l'ouvrage de Ann OAKLEY, *Sex, Gender and Society* (1972), qui marque la récupération du genre par le féminisme universitaire.

Ce féminisme universitaire correspond à l'époque où le féminisme (dit « de la deuxième vague ») se cherche une légitimité académique et scientifique : apparition dans les universités américaines de départements consacrés aux Women studies ou Feminist studies – devenues aujourd'hui Gender studies – ce changement étant justifié par la nécessité d'étudier non pas seulement les femmes pour elles-mêmes, mais bien les femmes et les hommes, dans leurs relations et différences respectives.

La distinction entre sexe et genre, empruntée à Stoller, semble alors parfaitement adaptée pour exprimer la fameuse idée de Simone DE BEAUVOIR, « On ne naît pas femme : on le devient », au moment où les féministes américaines redécouvrent *Le deuxième Sexe* (paru en 1949). Le sexe, c'est la nature, la biologie, ce qui fait l'individu mâle ou femelle ; le genre, c'est la société, c'est-à-dire l'idée particulière qu'une société se fait de ce que doit être un homme ou une femme.

Les sciences sociales d'inspiration féministe vont ainsi se consacrer à étudier systématiquement la façon dont les sociétés diverses instituent, « construisent » la différence des sexes : quelles sont les attentes particulières d'une société à l'égard de ses membres féminins ? Quelles tâches sont confiées aux femmes ? Quels traits de tempérament (pour reprendre un concept mis en avant par l'anthropologue Margaret MEAD dans son travail sur la différenciation sexuelle en Océanie) sont considérés comme spécifiquement féminins, etc. ?

Tous ces travaux – en histoire, en sociologie, en anthropologie – ont en commun de souligner la distance, l'écart, entre le « donné » biologique (le sexe) et le « construit » social (le genre). De là un puissant effet de relativisation : ils amènent à ne plus considérer comme évidente, « naturelle », la manière dont sont conçus les rôles et caractères respectifs des hommes et des femmes. Cette relativisation entraîne à son tour un effet militant : puisque le genre est contingent, il est possible, et généralement souhaitable, de le faire évoluer – dans le sens d'une plus grande égalité entre l'homme et la femme.

Le travail de l'historienne féministe américaine Joan W. SCOTT marque un tournant dans l'histoire du concept. Dans *Le genre : une catégorie utile d'analyse historique* (1986), elle énonce que le genre est un « élément constitutif des relations sociales fondé sur les différences perçues entre

les sexes ». Autrement dit, le genre n'est plus seulement la face sociale du sexe ; il est le principe qui fait qu'une organisation sociale donnée est fondée sur la différence des sexes. Une organisation sociale est genrée dans la mesure où elle repose, implicitement ou explicitement, sur une certaine conception de la différence homme-femme.

Joan Scott ajoute que le genre est toujours une façon de « signifier des rapports de pouvoir ». Autrement dit, en bonne logique féministe, elle soutient que toute organisation sociale « genrée » repose sur la sujétion des femmes aux hommes (c'est un lieu commun du discours féministe de déconsidérer tout discours sur la « complémentarité » en y voyant une façon de masquer la « domination masculine »).

Cet usage du genre, prépondérant dans les sciences sociales, est probablement celui qui est aujourd'hui le plus répandu. C'est lui, notamment, qui légitime la volonté d'introduire la « sensibilisation au genre » dans l'éducation, comme moyen de lutter contre l'inégalité homme-femme. Le dispositif intellectuel mis en œuvre se laisse alors résumer en trois étapes :

- a) La différence homme-femme est, globalement, une pure construction sociale, purement contingente, c'est-à-dire sans fondement dans un quelconque donné naturel ;
- b) Telle qu'elle est actuellement construite, la différence homme-femme est malsaine, inégalitaire, injuste, source d'oppression ;
- c) Par conséquent nous nous sentirons tous beaucoup mieux lorsque nous nous serons débarrassés de cette différence, ou du moins que nous aurons radicalement modifié la manière de la concevoir.

3. *Le genre contre le sexe : le moment « post-structuraliste »*

Le travail de Joan Scott (qu'il faudrait compléter par beaucoup d'autres références : Denise RILEY, Gayle RUBIN, etc.) est à la charnière entre deux univers : celui des sciences sociales plus ou moins classiques, et celui des études littéraires qui, aux États-Unis, furent le lieu d'élection de la French theory, c'est-à-dire l'importation de la pensée d'auteurs français comme Michel FOUCAULT, Jacques LACAN, Jacques DERRIDA, Louis ALTHUSSER, etc., qu'on réunit parfois sous l'appellation de « post-structuralisme ».

Ici, c'est le nom de Judith BUTLER qui s'impose comme la référence. On cite souvent son nom comme représentatif de l'idéologie du genre : mais

il faut plutôt dire que Judith Butler consacre son énergie intellectuelle, non pas à théoriser le genre, mais au contraire à en rendre la théorie impossible. Son travail, pour autant qu'un tel mot convienne à une œuvre dont l'ambition avouée est de semer le « trouble dans le genre », est principalement négatif. Il vise à ébranler toutes les catégories établies, à « subvertir » les notions apparemment stables comme celle de sexe ou d'identité féminine. Butler est représentative de la pensée queer : son « paradigme » en matière de sexe et de sexualité est l'individu queer, c'est-à-dire parfois l'homosexuel, mais plus volontiers encore le « trans », dont les artifices d'apparence et de conduite sont censés révéler la vérité de toute « identité » sexuelle. Une « identité sexuelle » serait toujours de l'ordre du jeu, de la performance – un rôle qu'on tient avec plus ou moins de distance ironique.

Dans la phase précédente du discours sur le genre, la référence restait le dimorphisme sexuel : il s'agissait essentiellement de remettre en cause l'organisation sociale des rapports entre les deux sexes. Dans la phase « post-structuraliste », l'enjeu se déplace nettement. Il ne s'agit plus de se servir du genre pour modifier les rapports entre les sexes, mais plutôt d'en faire l'instrument d'une critique radicale du dimorphisme sexuel lui-même, et de sa conséquence funeste : « l'hétéronormativité », c'est-à-dire le « privilège » socialement accordé à l'hétérosexualité. De là les deux directions principales de la pensée queer : la valorisation de l'homosexualité comme une sexualité au moins aussi légitime que l'autre (rien ne prédispose naturellement les hommes à aimer les femmes, et réciproquement) ; et d'autre part la valorisation des « identités sexuelles » mouvantes ou atypiques – contre l'idée qu'il y aurait exclusivement, ou même principalement, deux sexes et seulement deux.

Pour autant qu'on puisse dégager une thèse des livres de J. Butler (qui ne cessent de se corriger, de présenter une pensée revendiquée comme en évolution perpétuelle), ce serait celle qui dit que « le genre précède le sexe ». Qu'il le précède et le « construit », bref, que c'est le discours (socialement élaboré) qui fait exister – ou qui donne une apparence d'existence – au sexe. À la limite, la réalité biologique du sexe doit elle aussi être « déconstruite », c'est-à-dire se révéler comme une simple construction. C'est un nominalisme radical : nous avons l'illusion d'une certaine consistance des sexes parce que nous avons choisi de regrouper un certain nombre de traits physiques dans l'unité arbitraire d'un système biologique ; et nous avons choisi de le faire pour rendre possible l'asservissement d'une partie de la population par une autre.

Il importe de dire que la « déconstruction » du sexe par Butler est essentiellement rhétorique, c'est-à-dire verbale ; que Butler elle-même

estime que la langue, en tant qu'elle reflète des « intérêts » particuliers, nous piège en nous fournissant des mots dont nous croyons qu'il désigne des réalités extérieures au langage ; et que seule la relative virtuosité rhétorique de Butler peut expliquer la fascination qu'elle exerce auprès d'un public prédisposé à adhérer à ces thèses radicales. Butler est notoirement obscure dans ses écrits ; elle est contestée, parfois très violemment, par des féministes attachées au sérieux de l'enquête et de la réflexion, ainsi que par toutes celles qui comprennent que le féminisme, en tant que défense des femmes (notamment là où celles-ci sont très réellement exploitées et violentées), est rendu caduc par une théorie soutenant que la catégorie « femme » ne correspond à aucune entité réelle.

La pensée Queer façon Judith Butler n'est certes pas toute la pensée sur le « genre » : mais il est clair que son succès, la reconnaissance qui entoure Butler et ses émules, contribue notablement à rendre suspecte toute utilisation du « genre ». Par sa remise en cause de la biologie (qui inspire notamment le travail d'une Ann FAUSTO-STERLING), elle peut à bon droit passer pour une forme élaborée d'obscurantisme, justifiant la remarque de la philosophe Sylviane AGACINSKI :

On s'indigne aujourd'hui de voir aux Etats-Unis des militants religieux soutenir le dogme créationniste contre les sciences de la vie, mais on ne s'émeut pas qu'une théorie de la sexualité, réduite (...) à la question du plaisir et des orientations sexuelles, fasse la même chose en suspectant en bloc les sciences de la vie (Femmes entre sexe et genre, p. 63-64)

2. ANNEXE 2 : LE GENRE, UN CONCEPT POLYMORPHE

Ceux qui revendiquent le terme de « genre » disent souvent : « la théorie du genre n'existe pas, ce qui existe, ce sont des "études sur le genre" » (en anglais : gender studies). Cette déclaration est inattaquable, dans la mesure où, en effet, les gender studies ont conquis en quelques années droit de cité dans la plupart des universités, d'abord du monde anglophone, puis de l'Europe du Nord et, peu à peu, en France.

Cependant, la déclaration masque totalement le fait suivant : parler d'« études sur le genre » laisse supposer que « le genre » est un objet d'étude au même titre que, par exemple, les mammifères marins, les guerres de religion ou le chômage de masse. Or le véritable problème, c'est qu'il n'existe aucune définition même vaguement consensuelle du « genre ». Le concept de « genre » est aujourd'hui utilisé et défini de plusieurs manières, si bien que personne ne sait vraiment ce qu'est « le genre ». Apparue dès les années 1960 dans le discours savant, le mot « genre » n'a cessé de changer

de sens, sans que les nouvelles acceptions ne supplantent entièrement les anciennes.

Par exemple, un des usages courants du mot « genre », par opposition à « sexe », sert à désigner la dimension culturelle, ou encore sociale de la différence des sexes : il y a deux sexes (biologiques), et aussi deux genres (sociaux). On s'inspire alors de Simone de Beauvoir pour dire : « on ne naît pas homme ou femme, on le devient ». Autrement dit, la biologie fait des mâles et des femelles, et c'est la société qui fait des hommes et des femmes, c'est-à-dire des êtres vivants dont la masculinité ou la féminité s'expriment selon des « codes » propres à chaque société. Dans cette acception du « genre », il y a deux genres, comme il y a deux sexes.

Mais certains parlent aussi aujourd'hui d'une pluralité (et non seulement une dualité) de genres, pour désigner les diverses « identités sexuelles » possibles, lesquelles seraient formées par la combinaison de traits relatifs au sexe (masculin, féminin, « intersexuel » [= hermaphrodite], « transsexuel », etc.) et de traits relatifs à la sexualité (hétérosexuel, homosexuel, bisexuel, etc.). On obtient alors toutes sortes de « genres », et certains pays ont déjà pris des mesures pour protéger et reconnaître la plus grande diversité possible de genres.

D'autres encore parlent uniquement du genre (au singulier). C'est la tendance dominante en sciences sociales actuellement, où le genre est censé désigner le « système » qui répartit des fonctions, des qualités, des aptitudes en fonction du sexe : il y a du genre partout où l'on tend à opérer une distinction en invoquant la différence homme-femme. Le « genre » est à l'œuvre lorsqu'il y a des attentes différentes selon qu'on a affaire à un homme ou à une femme, lorsqu'on réserve tel travail à un homme, telle fonction à une femme, etc. On parlera volontiers d'une pratique, d'un discours genré (calqué sur l'anglais *gendered*) quand une pratique ou un discours est structuré, consciemment ou inconsciemment, par l'idée qu'on se fait de la différence entre l'homme et la femme.

Un genre ? Deux genres ? Trois, cinq ou vingt genres ? Ce n'est pas une question empirique : on voit bien que la possibilité de parler du genre, de deux genres, d'une pluralité potentiellement infinie de genres est déterminée par le concept adopté. Il y a entre ces concepts des différences logiques (ils n'ont pas les mêmes propriétés). Ils ne sont pas réductibles l'un à l'autre. En l'état actuel de la discussion, le terme de genre est affecté d'une ambiguïté insurmontable, d'autant plus pernicieuse qu'elle n'est pas reconnue ou prise au sérieux par ceux qui se servent de ce mot.



La Manif Pour Tous

Pôle Gender
La Manif Pour tous
gender@lamanifpourtous.fr

www.lamanifpourtous.fr